

Angoisse, peurs et liberté

Alain Thévenet

On trouve dans un conte de Grimm l'histoire d'un jeune homme qui s'en va courir les aventures pour faire l'apprentissage de l'angoisse. [...] Je dirai seulement que cet apprentissage même est une aventure qu'il nous faut tous subir, si nous ne voulons notre perte, faute de n'avoir jamais connu l'angoisse ou en nous y engloutissant.
Kierkegaard, *Le concept d'angoisse*, chapitre V

Petites fugues en mineur

S. a seize ans. Au moment de l'interview, il est « confié » à l'ASE (Aide sociale à l'enfance) depuis dix mois environ, pour des raisons qu'il n'est pas utile de dévoiler ici. Hébergé dans un foyer, il en fugue parfois...

– *Il m'a semblé que tes fugues avaient un rapport avec la peur, c'est pourquoi je souhaiterais en parler avec toi. Tu dis ne pas supporter être enfermé. Cependant tu ne fugues pas toujours... Peux-tu dire ce qui fait que, parfois, cet insupportable, tu peux le supporter, et d'autres fois non ?*

– À force d'accumuler les choses qui m'arrivent, d'accumuler tout, à force d'être enfermé et tous les problèmes que j'ai, au bout d'un moment, ça explose et ça me donne envie de partir.

– *Est-ce que parfois ce sentiment ce quelque chose d'insupportable a quelque chose à voir avec la peur ?*

– C'est pas que j'ai peur, c'est que j'ai une sorte d'angoisse. Ça me fait une boule à l'estomac. Peut-être, je respire plus vite. Je me sens énervé. Si je pouvais, je me défoulerais sur des objets.

– *Même alors, tu ne fugues pas toujours, des fois parce que ça n'est pas possible. Est-ce que tu as d'autres moyens de lutter contre la peur ou plutôt, comme tu le dis, contre l'angoisse ?*

– Fumer des joints... fumer des joints et alcool.

– *Lorsque tu prends la décision de fuguer, qu'est-ce qui s'est passé, en général, pour que cette décision soit pour toi la seule possible ?*

– Y a un peu de tout. Des fois, c'est parce que j'ai des potes à moi qui sont dans les parages. Des fois, les éducateurs, ils me cassent trop les couilles, ils m'emmerdent, ils arrêtent pas de dire tout le temps: «S., c'est ta faute, S. c'est ci, S. c'est ça.» Dès qu'il va se passer un truc, ça va être directement de ma faute, alors que c'est pas forcément moi. Quand je m'en vais, c'est que je suis vraiment à bout, je suis au bout du rouleau.

– *Est-ce que, à partir du moment où tu as pris cette décision, ça change quelque chose en toi d'un point de vue physique?*

– Je me sens plus libre, je me sens moins rattaché, moins rattaché au foyer, moins renfermé. Je me sens mieux.

– *Est-ce que tu peux imaginer ce qui se passerait si on t'empêchait par la force de partir?*

– Eh, je pète un câble! Je démonte tout le monde. Je trouverai toujours un moyen pour partir. Ou alors, je joue le vice, je fais celui qui veut plus partir, et au bout d'un moment, je pars. Je suis toujours parti.

– *Est-ce que tu peux décrire, en gros, comment tu t'y prends pour préparer ta fugue?*

– C'est tout à l'improviste. Je prends aucune précaution, je m'en fous, je trace ma route. Une fois, ils m'ont rattrapé; mais bon, je me suis quand même barré. C'est pas eux qui vont me faire bien peur. Je leur ai dit: «Merde, je veux pas rentrer.» Et du moment que je suis en dehors du foyer, ils peuvent pas...

– *Et comment tu te sens en partant, en quittant le pavillon, en traversant le parc? Des fois, tu as dit te sentir traqué.*

– Ah, je me sens déjà mieux! C'est pas que je me sens traqué, mais voilà, des fois on a l'impression d'être suivi, alors qu'on n'est pas suivi. Et puis on entend des bruits bizarres, des renards, des écureuils...

– *Est-ce que, à ton avis, la peur que tu ressens dans ces moments-là est différente de celle que tu ressentais avant de partir?*

– C'est tout à fait différent d'avant de partir. Quand je suis au foyer, je suis renfermé sur moi-même, alors que quand je suis dehors, c'est pas pareil. Je suis renfermé, mais je sais que je peux compter que sur moi, je me sens mieux. Je me sens plus libre de faire ce que je veux, alors qu'au foyer, on a tout le temps les éducateurs derrière nous, ça nous fait chier quand même. Quand je suis dehors, je sais que je peux compter que sur moi-même, que s'il m'arrive un coup de truc, je sais comment faire pour m'en sortir et tout; donc, c'est bon. J'affronte surtout la réalité en face. J'ai l'impression d'être livré à moi-même, alors qu'il n'y a pas tout plein de monde qui sont là pour me dire ce que je dois faire et tout, alors que j'ai seize ans et je suis assez grand pour savoir ce que je veux faire.

– *Tu arrives au pied de la clôture à franchir. Est-ce que tu as un moment d'hésitation, ou non?*

– J'hésite plus du tout, je saute direct. Je pense à ce que je vais faire au dehors.

– *Et pendant la fugue proprement dite?*

– Un peu des CRS, de la BAC [Brigade anti-criminalité]; c'est pas eux qui me font plus peur... j'ai tellement passé de trucs quand j'étais petit.

– *Et au retour?*

– J'ai un peu peur de ce que vont me dire mes éducateurs. Je me demande ce qu'ils vont me dire, ce qu'ils vont me faire.

– *Et comment est-ce que tu réagis, par exemple si on t'engueule?*

– Je pète de rire au nez des éducateurs. Ils verront que j'en ai rien à foutre d'eux.

– *Quelquefois, pour mieux faire passer fugue et retour, tu simules au téléphone la peur. Tu as du plaisir à jouer la peur?*

– Ouais, parce que je sais bien imiter. J'imagine bien être dans la scène. Puis,



on m'a dit, de toute façon, que j'étais bon acteur, donc...

– *Tu imagines les autres au bout du fil ?*

– Oh ben ça, j'imagine bien ! Eux, tant qu'à la fin du mois ils ont leur salaire, c'est ce qui compte. Mais au bout d'un moment, ils s'intéressent aussi, ils se demandent bien...

– *Et est-ce que tu as du plaisir à faire peur aux autres ou à les inquiéter ?*

– D'une certaine façon, oui. Au moins ça prouve qu'il y a des gens qui s'inquiètent un peu pour moi ; ça fait plaisir.

– *Est-ce que tu as l'impression que, parfois, on a du plaisir en même temps qu'on a peur, par exemple dans la sexualité ?*

– Non, ça c'est un point... c'est impossible que je puisse faire l'amour quand... quand j'ai peur. Quand le plaisir est plus fort, ça passe mieux. Quand il y en a un qui est plus fort que l'autre, c'est ça qui passe le mieux.

– *Est-ce que ça fait une différence quand ta peur a été contrôlée par des moyens autres, que tu as dormi par exemple.*

– Quand j'ai dormi, le matin quand je me réveille, la peur, elle s'en va. Si j'avais peur avant, la plupart des trucs sont partis. Moi, dès que je me réveille, ça y est, c'est une nouvelle journée qui commence, je repars à zéro, c'est une page tournée.

– *Est-ce que tu peux dire la plus grande peur que tu as eue de ta vie ?*

– Ma plus grande peur ?... Je peux pas, parce que c'est trop personnel.

– *Et imaginer la plus grande peur que tu pourrais avoir ?*

– La plus grande peur que je pourrais avoir ?... Ça serait de perdre un être cher. (*Tu ferais quoi ?*) Laisse tomber, je me suicide !

– *Qu'est-ce qui te fait le plus peur dans le monde ?*

– La fin du monde. J'imagine tous les milliards et milliards de personnes qui s'aiment et tout, et qui vont se perdre l'un à l'autre.

– *Qu'est-ce qui pourrait provoquer la fin du monde ?*

– J'en sais rien, moi. L'apocalypse, plein de trucs. Je sais que dans je sais pas combien d'années, dans beaucoup d'années, ça sera la fin du monde, parce que le soleil, il pourra plus éclairer.

– *Est-ce que tu as peur d'autres choses, comme la guerre ou la misère ?*

– Moi, la guerre, ça me fait pas spécialement peur à part, ça dépend, si elle est dans notre pays. Autrement, on est impuissant. J'évite d'y penser parce qu'autrement, je vais pas arrêter d'y penser. La misère, je connais bien ça. Dans mon quartier, c'est un peu ça, en plus. Je crains un peu pour eux. Au pire, qu'ils se retrouvent dans la rue, un truc comme ça¹.

1. L'interview a été relue par S.

L'instant de la liberté

Lecteur égaré qui tomberais sur ces pages par hasard et, alléché, t'attendrais à trouver dans la suite quelque dissertation savante sur « un cas clinique » passe ton chemin, ou débarrasse-toi de tes oripeaux de spécialiste. Tu ne trouveras ici aucune recette, aucun éclaircissement. Je souhaite, au contraire, qu'il s'agisse maintenant de compassion. Non au sens chrétien du terme qui s'identifie à la pitié, mais en ce que cela signifie de rencontre de l'autre et de ses émotions. Ce n'est pas un « cas » qui s'est exprimé, mais une personne qui a bien voulu partager quelques-unes de ses émotions avec des inconnus qui, peut-être, y retrouveront quelques-unes des leurs. Au-delà des multiples avatars dont se composent nos vies, au-delà de toutes ces différences qui font aussi notre communauté, à travers nos angoisses et nos appréhensions, nos désirs et nos joies, peut-être furtives, mais si profondes que nous en gardons au fond de nous-mêmes la saveur impérissable, pourrions-nous, quelque jour, partager des instants de désirs incoercibles de fugues et de libertés ? Je propose ici de « puiser avec une cuiller ce qui est égal dans les choses » afin de « ressentir tout ce qu'il y a de similaire dans le monde »². En effet, « nous ne pouvons que nous accommoder de ce qui est étranger parce qu'il cache la proximité, parce qu'il annonce ce qui est commun »³.

D'abord, l'instant originel serait celui de l'angoisse. Difficile de dire cependant

qu'il s'agit d'un instant, puisque alors toute temporalité s'abolit. Et c'est peut-être cela aussi qui fait l'angoisse, ou plutôt la menace qui pèse sur elle. Car au-delà de l'angoisse, que nos sens éprouvent toute proche, de notre corps qui se contracte à cette approche, il y a le désespoir, la « maladie mortelle » selon Kierkegaard. Une mort présente et vivante : « Qui désespère ne peut mourir, comme un poignard ne vaut rien pour tuer les pensées, jamais le désespoir, ver immortel, inextinguible feu, ne dévore l'éternité du moi qui est son propre support. »⁴ La mort, donc, est là, fantôme prêt à nous toucher, à nous pénétrer, cependant invisible et indiscernable. Quelquefois, on y plonge, soit physiquement, et c'est aussi un choix que l'on sait pouvoir faire, soit en s'immergeant dans la mélancolie, et il ne reste alors qu'à laisser notre vie couler en dehors de nous, spectateurs passifs de ce qui est devenu un destin.

Cependant avec l'angoisse, qui nous serre le cœur ou l'estomac, nous n'en sommes pas là. Car cette torture nous oblige à rester vivants. « L'angoisse est le possible de la liberté [...] Et quel Grand Inquisiteur dispose comme elle d'aussi atroces tortures ? Et quel espion qui sache avec autant de ruses attaquer le suspect dans l'instant de sa pire faiblesse, ni rendre aussi alléchant le piège où il le prendra, comme l'angoisse en sait l'art ? Et quel juge sagace s'entend à questionner, oui, à fouiller de questions l'accusé comme l'angoisse qui jamais ne le lâche, ni dans les plaisirs, ni dans le bruit, ni dans le travail, ni jour ni nuit. »⁵

Pour Kierkegaard, l'angoisse est liée au péché originel. On peut faire l'économie de ce lien ou, pourquoi pas, se réclamer de ce péché. Le philosophe exagère sans doute en affirmant qu'elle nous poursuit toujours et partout. On peut faire semblant de l'ignorer, par

2. Walter Benjamin, *Écrits français*, Folio-Essais, 1991, p. 111.

3. Hannah Arendt, *Journal de pensées*, T. I, Seuil, 2005, p. 81.

4. Kierkegaard, *Traité du désespoir*, Tel Gallimard, 1990, p. 357.

5. Kierkegaard, *Le concept d'angoisse*, Tel Gallimard, 1990, p. 329

exemple par une activité débordante. Ainsi S. affirme parfois qu'«il pète le feu!». Mais alors, elle finit quand même toujours par rattraper et M. Sarkozy lui-même la rencontrera quelque jour, et ce sera d'autant plus dur pour lui. Bien fait!

Donc, avant l'instant de la décision, il y a le vide. Un vide fait de trop plein. Le trop plein de ce qui nous entoure, les bruits, les corps, tout ce qui s'agite, vide de sens pour nous en ce lieu et en cet instant. Le trop plein aussi de l'éternité qui n'est rien d'autre que notre passé, privé de temporalité, une éternité sans avenir dans laquelle tous les moments se confondent et sont là, maintenant. De toute sa lourdeur ce vide envahit notre corps, devenu masse indistincte lui aussi, traversé d'incompréhensibles «passions tristes».

Auparavant, alors que nous étions pris dans le courant de la vie, tout cela existait déjà : le poids de notre passé, et du passé de tous les êtres humains, les contraintes qui nous enserrant tous, et chacun. Mais vient un moment où les choses s'accumulent et où trop, c'est trop : «Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le 'pourquoi' s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement.»⁶

Quel rapport tout ceci peut-il avoir avec l'anarchisme ? Cette mélancolie ? Pourtant les poètes pointent un lien : «sur mon crâne incliné plante son drapeau noir»⁷ ou bien «Porte le soleil noir de la Mélancolie»⁸. Le soleil noir ou, plus encore, le drapeau noir, cela ne vous dit rien ? Les avis, à propos de ce drapeau divergent : Sébastien Faure, je crois, affirme qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un chiffon ramassé dans le ruisseau et



brandi par provocation. Cependant, Louise Michel prétendait que ce drapeau portait le deuil de tous les opprimés assassinés ou affamés. Ce qui n'est pas, semble-t-il, sans rapport avec la mélancolie et avec la menace du désespoir. Peut-être une provocation, finalement : provocation contre le désespoir, cette «maladie mortelle». Ou revendication de la lutte contre la mort. La mort de tous ceux qui sont tombés victimes de la répression et aussi la mort qu'on veut nous faire vivre par la soumission et la résignation.

Souvent les anarchistes, comme d'ailleurs les autres militants, adoptent une attitude qui rappelle celle des enfants qui proclament fièrement «même pas peur», alors que justement, celle-ci les saisit. Il me semble que cette peur, il vaudrait mieux la revendiquer : oui, nous avons peur. Peur de recevoir des coups,

6. Albert Camus, «Le mythe de Sisyphe», in *Essais*, Gallimard, Pléiade, 1965, p. 106-107.

7. Charles Baudelaire, *Spleen*.

8. Gérard de Nerval, *El Desdichado*.



9. S. Kierkegaard, *Le concept d'angoisse*, p. 330.

10. On pourrait tout aussi bien ici faire référence aux hypothèses de Wilhelm Reich : parfois l'énergie (ou orgone) qui, dans le meilleur des cas, circule librement dans un organisme, se trouve bloquée par une trop forte tension due à des causes internes ou extérieures. Il se produit alors une « stase » que tout le travail du thérapeute, dans le cas de la psychologie individuelle, consiste à dissiper doucement. L'angoisse est évidemment une stase possible. Une différence cependant : alors que Reich la considère comme un événement névrotique (ce que faisait aussi Freud), nous la considérons ici, comme Kierkegaard, comme indissociable de la condition humaine. À propos de Reich, on peut consulter, outre les travaux de celui-ci, la brochure de Jacques Lesage de La Haye, *Une psycho-politique du corps, l'analyse reichienne*, Atelier de création libertaire, 1996.

11. Spinoza, *Éthique*, t. II, traduction Appuhn, Classiques Garnier, 1953, p. 29.

12. Spinoza, *ibid.*, p. 181.

peur d'être arrêtés lors d'une manifestation et même, soyons sincères, peur d'un bouleversement qui changerait notre vie.

Donc voici venue l'heure du choix : ou se laisser couler (et parfois l'affolement, ou une agitation insensée peut avoir le même sens) ou se redresser et se rebeller, ce qui ne peut provenir que d'une rupture. Nous avons ces deux possibilités en nous, et c'est de là que provenait notre angoisse. De l'angoisse des possibles, mais « ce n'est qu'après avoir passé par l'angoisse du possible qu'on est formé à ne pas être sa proie »⁹.

Dès lors que la décision est prise et n'est donc plus une hypothèse lointaine, mais la réalité du moment, l'atmosphère change radicalement, comme lorsque dans une pièce close s'ouvre une fenêtre¹⁰. Nous ne sommes plus « renfermés sur nous-même ». Nous avons à imaginer l'avenir, puisqu'il n'est pas écrit d'avance ; c'est là une nécessité et « une affection se rapportant à une chose que nous imaginons comme nécessaire est plus intense, toutes choses égales par ailleurs, que si elle se rapportait à une chose possible ou contingente, c'est-à-dire non nécessaire »¹¹. De plus, cette action n'est pas seulement nécessaire, elle est libre : « Une affection à l'égard d'une chose que nous imaginons qui est libre est plus grande qu'à l'égard d'une chose nécessaire. »¹² Fuguer relève d'abord de la nécessité, une nécessité quasi vitale. En même temps, cependant, s'agissant d'un geste de rupture, il s'agit d'une action libre, qui réintroduit la liberté là où stagnaient la soumission et la résignation. Mais en imaginant l'avenir, nous savons que nous allons avoir à rencontrer l'imprévu. D'où une sorte d'excitation, quelque chose qui pourrait ressembler aussi à l'angoisse dans laquelle nous étions enfermés auparavant. Rien à voir, cependant, car

maintenant cette angoisse, qu'on pourrait plus justement appeler «stress», se combine à une excitation joyeuse qui s'ancre dans le désir. Désir d'échapper à une situation d'enfermement car, ce faisant, nous savons bien que nous prenons des risques. Risques imaginés et possibles (rencontre des flics, dans l'exemple), mais aussi imprévus que nous aurons d'abord de la difficulté à identifier, que nous pouvons supposer menaçants, mais peu importe, puisque nous cherchons à les comprendre et qu'il s'agit alors d'une passion joyeuse. «La gaieté ne peut avoir d'excès, mais est toujours bonne; au contraire la mélancolie est toujours mauvaise.»¹³

Voici donc S. livré à lui-même; et donc face à ses capacités, à sa «puissance», et les dangers, dès lors, apparaissent pour ce qu'ils sont, en mesure d'être affrontés, puisque cet affrontement lui révèle aussi sa propre force et l'augmente d'autant. Il s'agit maintenant de peurs à hauteur d'homme.

Reprenons. D'abord, donc, il y aurait l'angoisse. Pas toujours, bien sûr, car il y a aussi des moments spontanément emplis d'allégresse pendant lesquels le monde qui nous environne nous apparaît nimbé de couleurs favorables. Il y a aussi ces moments où, pour reprendre une expression chère à S., qui nous a ici servi de guide, avec Kierkegaard et quelques autres, «on pète le feu». Ces derniers sont peut-être parfois plus suspects, mais passons... D'abord donc l'angoisse qui nous envahit parfois, souvent peut-être. Un sentiment d'étouffement; un instant qui confond en lui-même le passé et l'avenir; qui est fait d'événements qui nous appartiennent en propre, mais aussi d'une histoire que nous partageons avec nos compagnons en humanité. Nous pouvons nous laisser engloutir, et c'est alors la mort, ou en tout cas la maladie mortelle. Une autre possibilité est

évoquée par S.: «fumer des joints ou alcool». Cette recherche d'apaisement n'est pas forcément méprisable. Elle peut s'apparenter à ce que Hume nomme «distraction» et permet parfois de reprendre pied¹⁴. Nous pouvons aussi (et cette possibilité n'est pas évoquée par S.) trouver des causes qui nous soient extérieures. L'autre, par exemple, l'Arabe, le Juif, le Jeune, l'Immigrant, le Pédé. L'insécurité en somme. En ce cas, nous nous sentons soulagés, pour un temps en tout cas. Soulagés doublement: d'abord nous n'y sommes pour rien, puisque ça vient d'ailleurs et surtout, nous n'y pouvons rien, si ce n'est nous confier au pouvoir, à la police, aux puissants qui, eux, connaissent le remède et vont le mettre en pratique. On pense pour nous, on agit pour nous, dormons, mourons tranquilles.

Cette peur-ci est bien utile: ceux qui nous dirigent ne sont plus des tyrans, ce sont des protecteurs. Eux seuls connaissent les solutions et les remèdes et c'est pour notre tranquillité qu'ils nous demandent de nous confier à eux. Elle est tellement utile qu'il est de l'intérêt des pouvoirs d'y confondre d'autres peurs dues à des risques que notre engagement personnel et collectif pourrait affronter.

13. Spinoza, *ibid*, p. 85.

14. « Cette vision soudaine du péril où je me trouve me frappe de mélancolie et comme cette passion, plus que toute autre, a pour habitude de s'écouter, je ne peux m'empêcher de nourrir mon désespoir de toutes les réflexions décourageantes que le présent sujet me procure en abondance. [...] Fort heureusement, il se trouve que puisque la raison est incapable de disperser ces nuages, la nature elle-même y suffit et me guérit de cette mélancolie [...] par quelque distraction et quelque impression vive de mes sens qui efface toutes ces chimères. Je dîne, je fais une partie de jacquet, je converse et me réjouis avec mes amis. » Hume, *Traité de la nature humaine, Livre I, L'entendement*, Garnier Flammarion, 1995, p. 356-357 et 362.

Le risque écologique, par exemple, qui ne pourrait être combattu que par une prise de conscience de chacun et de tous des méfaits d'une consommation exagérée. Mais l'État et le marché nous prennent en charge, ils pensent pour nous, nous disent ce qui est bon et mauvais : faut pas fumer, faut pas baiser sans capote, etc. Toutes choses qui ne manquent peut-être pas d'une certaine pertinence mais qui relèvent de la conscience et de la raison de chacun et ne pourront, en tout état de cause, supprimer la mort. Toutes choses qui permettent alors de confier nos vies à ceux qui savent et de les leur abandonner, à ceux qui peuvent, nous qui ne savons ni ne pouvons rien. Le pouvoir politique nous fixe ce qui est interdit et ce qui est permis et le pouvoir économique prend soin de nous en élaborant des biocarburants (au passage, aux dépens des terres cultivables en Amérique latine et donc en appauvrissant encore plus ceux qui sont déjà pauvres), en nous fournissant des produits « bio », voire issus du commerce équitable (une exploitation « un peu moins pire que les autres », ce qui soulage notre conscience). Le pouvoir politique en profite aussi pour faire la chasse aux immigrés, feignant ainsi de nous protéger des misères venues d'ailleurs et des crimes qu'il a contribué à perpétrer. Protection illusoire, car aucune force de police n'empêchera jamais ceux qui sont certains de mourir chez eux et de n'avoir aucun moyen d'empêcher de mourir ceux qu'ils aiment, de franchir au péril de leur vie, mais avec quelques chances de réussite, quelque frontière que ce soit.

Donc l'angoisse. Y demeurer englué ou tenter de l'éviter en en déplaçant la cause. Quoi qu'il en soit, se complaire dans les « passions tristes » que sont la mélancolie ou la haine. Mais aussi parfois en sortir par un geste de rupture, un mouvement ou un cri de révolte qui



réintroduise la vie, paradigme de la « passion gaie ». Le passage par l'angoisse nous aura alors permis de réintroduire la vie, l'histoire, dans notre existence. En rencontrant une autre peur, ou « stress », faite cette fois d'imprévus, de réalités mouvantes, que nous nous sentirons en mesure d'affronter, et parfois de vaincre. Ces peurs-ci s'accompagnent d'un mouvement d'allégresse, parce qu'elles éprouvent et mettent en jeu notre puissance.

Chacun d'entre nous rencontre ces événements dans sa vie. Des ruptures qui peuvent être sans lendemain, mais qui restent inscrites en nous comme des moments privilégiés. Chacun, mais pas tous en même temps. Et les antécédents qui les ont précédés n'impliquent évidemment pas que nous puissions, d'emblée, les reconnaître chez les autres, et encore moins les partager... Est-il possible, et à quelles conditions, de transposer ce qui se passe au niveau des histoires individuelles à une histoire collective ?

De chacun à tous et de tous à chacun, de chaque instant à l'histoire

Commentant Hannah Arendt, Daniel Colson écrit : « Qu'y a-t-il de commun en effet entre la révolution américaine, la Révolution française, les événements de Hongrie, l'insurrection de Kronstadt, les événements de Mai 1968 ou, bien sûr, la résistance au nazisme, dès lors qu'on les considère en eux-mêmes, comme brèches dans le fil continu de la scène publique et du 'temps historique' ? Tout, si on les soumet à une grossière confrontation avec l'ordre que ces événements traversent et contestent, dans lesquels ils ouvrent une brèche [...] Rien si on les considère dans leur singularité. »¹⁵

Il y a là une singulière analogie avec ce que nous venons de constater concernant l'histoire individuelle de chacun dont la trame, écrite d'avance, notre destin, est parfois interrompue par quelque éclair qui paraît sans lien avec elle. Un éclair que nous cherchons parfois à retrouver, mais nous ne rencontrons alors qu'une banale et décevante répétition, puisque c'est l'imprévu qui créait cet éclair. De la même manière, une révolution ne se reproduit jamais à l'identique et c'est pourquoi les incantations invoquant les révolutions du passé, les événements de 68 et tentant d'identifier tel ou tel événement d'aujourd'hui à ces pages glorieuses ne peuvent être que dérisoires. Ce qu'on peut cependant retrouver, ou identifier comme semblable, c'est l'émotion qui a traversé ces événements et que l'on sent parfois tout proches. Le reste, le travail militant souvent ingrat, relève du domaine de la raison, même si cette raison, dans ce cas, consiste, entre autres, à lutter pour que reste ouverte la brèche dans laquelle s'engouffreront peut-être,

on ne sait pas où ni quand, ces événements imprévus et incroyables.

Plus loin, Daniel Colson écrit : « La confuse unité des brèches de l'histoire, leur manière de plier réellement le temps à la fantaisie de leur réalité imprévisible, leur efficace indifférence aux déterminismes du temps et de l'espace [...] de la réalité des mondes visibles [...] peuvent être entièrement rapportées à l'indétermination et donc à la puissance et à la plénitude des innombrables possibles dont tout être et toute situation sont porteurs. »¹⁶

Mais l'analogie que des poètes (Nerval, Baudelaire) et romanciers (Proust) ont soulignée également ne suffit pas à créer un lien logique.

C'est ce lien logique qu'ont retrouvé, avec des présupposés différents, Platon (la réminiscence, évoquée dans le *Ménon*), Nietzsche avec l'éternel retour, un des thèmes principaux de son œuvre, Leibniz qui écrit par exemple : « Or cette liaison, ou cet accommodement de toutes les choses créées à chacune et de chacune à toutes les autres, fait que chaque substance simple a des rapports qui expriment toutes les autres, et qu'elle est par conséquent un miroir vivant perpétuel de l'univers. »¹⁷

En la rattachant plus explicitement aux hommes, à leurs histoires et à leur histoire, Ballanche¹⁸ écrit : « Tous les faits individuels sont la représentation des faits universels. L'histoire d'un homme, c'est l'histoire de l'homme. L'histoire d'un peuple, c'est l'histoire de tous les

15. Daniel Colson, *Trois essais de philosophie anarchiste*, Éditions Léo Scheer, 2004, p. 188-189.

16. *Ibid.*, p. 191.

17. Leibniz, *La monadologie*, Le livre de poche, 1991, p. 156.

18. Pierre-Simon Ballanche, *La ville des expiations*, Presses Universitaires de Lyon, 1981, p. 114. Sur Ballanche, voir mon article « Barbares et sauvegeons » dans le numéro 14 de *Réfractations*.

peuples. L'histoire d'un homme, c'est l'histoire d'un peuple, c'est l'histoire de tous les peuples, c'est enfin l'histoire du genre humain, et l'histoire du genre humain lui-même, c'est l'histoire de chaque homme.»

Que Ballanche, comme Leibniz et comme Kierkegaard, se réclame du christianisme, ne doit pas nous faire rejeter a priori leurs hypothèses. Nous partageons avec les croyants une même condition d'angoisse et d'aspirations, même si nos réponses sont différentes.

L'histoire de chacun d'entre nous, comme l'histoire que nous partageons avec tous nos «frères en humanité» est donc marquée de ces ruptures joyeuses, souvent furtives. Telle rencontre hasardeuse, telle promenade dans la nature, laisseront en nous un souvenir impérissable, au même titre que restent gravées dans la mémoire des hommes la Commune ou la Résistance. De tels instants, si brefs qu'ils aient pu être, nous ont révélé notre puissance en même temps que notre lien avec tout ce qui nous entoure... «Car ce qui rend l'homme créateur, c'est l'amour seul, le nuage de l'illusion amoureuse, autrement dit, c'est la foi inconditionnelle dans la perfection et la justice.»¹⁹

Qu'elles surgissent dans un contexte collectif, ou que nous les rencontrions dans la solitude, peur, angoisse et liberté

sont donc étroitement liées, mais les séquences ne sont pas forcément les mêmes.

Seuls dans l'angoisse, il nous est difficile de nous cacher longtemps qu'elle nous appartient en propre, qu'elle agit depuis notre corps et qu'invoquer une cause extérieure ne peut être que d'un faible secours. Sans doute, cette cause existe-t-elle : enfermement, humiliation, lassitude due au peu de reconnaissance qui nous est accordée. Mais c'est bien à nous que tout ceci arrive, et c'est donc bien à nous qu'il appartient de l'affronter. Peut-être la haine, la plainte pourront-elles quelques instants nous soulager, mais nous ne pouvons nous masquer cette évidence : ce n'est pas comme cela que nous nous en sortirons et tôt ou tard, nous retrouverons ce «Grand Inquisiteur». Et nous serons amenés à accepter, peut-être malgré nous, cette évidence : nous sommes seuls, responsables, libres (même si notre liberté consiste à «persévérer dans notre être») ou, en tout cas, passibles de liberté²⁰. Et, au-delà de l'angoisse, nous rencontrerons donc une peur libératrice.

Mais dans les situations historiques anxiogènes, le premier mouvement consistant à rattacher notre peur à une cause extérieure est repris en boucle par les discussions avec les autres et, surtout par les pouvoirs politiques, économiques ou religieux et le cheminement de l'angoisse à l'allégresse est ainsi court-circuité. Sont alors mises en avant des causes uniques et sur lesquelles nous n'avons aucune prise. Il ne nous reste qu'à confier notre destin à ces instances. On arrive ainsi à des déferlements de haine dont on suppose, à tort, que seule une haine plus grande pourra nous libérer²¹.

Heureusement l'histoire, encore elle, montre que, parfois, ça ne se passe pas comme ça.

19. Nietzsche, *Seconde considération inactuelle*, trad. François Guéry, Classiques Hachette, 1996, p. 66.

20. Cette expression est développée par Henri Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, en particulier dans le chapitre «De la transposibilité», Jérôme Million, Grenoble, 1991, p. 391 et sq.

21. Les demandeurs d'asile (généralement rejetés) venant de l'ex-Yougoslavie ou de l'ex-URSS racontent comment, vivant jusque-là en bonne intelligence avec des voisins d'une lointaine origine différente, ils ont vu soudain surgir un déferlement de haines et de violences qui rend toute réconciliation avec d'anciens camarades d'école inimaginable.



Les mauvais jours finiront?

Bien sûr, il y a toujours la colère. Une colère qui dit qu'il faut en finir, que ce qui se passe maintenant et depuis de trop nombreuses années est insupportable et ne peut plus être supporté, parce que ça nous enferme et nous humilie. Et aussi parce qu'il est possible d'en sortir et que nous en avons la force. Il y a la colère, la violence, violence de l'acte nécessaire pour briser un carcan. La colère, donc, mais le moins possible la haine. Et aussi la certitude qu'autre chose, une autre vie, est possible. D'autres rapports entre les êtres humains, et sans doute aussi avec l'ensemble de la nature à laquelle ils appartiennent. Que nous pouvons recommencer à vivre et à construire un avenir. Et c'est la Commune de Paris (ou de Lyon, de Marseille, du Creusot...) ou la Makhnovtchina, ou bien la Révolution espagnole. Un déferlement de joies violentes et d'utopies réalisées.

Ça ne s'est pas fait tout seul. D'abord, bien sûr, il y a la bêtise des gouvernants. Louis-Napoléon Bonaparte, à qui Nicolas Sarkozy ressemble par bien des aspects à son avènement, qui laisse

pourrir la situation et croit régler tout par une bonne guerre. Les tzars qui se croient éternels. La bourgeoisie espagnole qui se refuse à la moindre concession. Mais aussi, de l'autre côté, le travail de propagande et de sensibilisation de l'Internationale, un demi-siècle d'agitation et de réalisations de la part des anarcho-syndicalistes espagnols. Tout un travail souterrain qu'ignore l'histoire officielle. La *nuit des prolétaires*, fait remarquer Jacques Rancière dans l'ouvrage qui porte ce titre, n'est pas faite de sommeil et de silence, mais de mûrissement, de pensées et de réalisations.

On peut dire aussi que, mesuré au temps officiel, ces instants sont bien courts en comparaison des années qui les ont précédés, années d'humiliations, de misère et de silence. Mais, mesurés à l'aune de notre mémoire et des ruptures qu'ils ont provoquées, ils sont une éternité.

Aussi, ne vous réjouissez pas trop vite, possédants, gouvernants et penseurs officiels qui nous annoncez la fin de l'histoire et décrêtez qu'il n'y aura plus

jamais de rupture, plus jamais de retour à l'allégresse et qu'il nous faut nous résigner, obéir, lutter les uns contre les autres pour obtenir les meilleures places, et peu importe si les plus faibles tombent en route, c'est la loi incontournable du marché et de la mondialisation. Cette loi, c'est vous qui l'avez inventée. Contre elle, nous travaillerons, avec d'autres, bien sûr, que nous aurons rencontrés au hasard de nos fugues, dans l'ombre peut-être, en «jouant le vice» s'il le faut. Conspirateurs joyeux, nous décréterons, avec ces innombrables autres, le plus souvent anonymes, une autre loi. Nous n'attiserons pas la haine ou la rivalité, mais le plaisir de partager. Partager nos souffrances, ou celles des autres, mais aussi les joies de réaliser, ensemble, notre puissance individuelle et collective.

Et un jour viendra, un jour d'un siècle ou d'une heure, dans un jour ou dans un siècle mais peu importe, où nous nous libérerons des entraves imaginaires que vous nous avez imposées et où nous fuguerons. Nous aurons peur, bien sûr, dans cette lutte. Mais cette peur, loin de nous retenir, sera pour nous le stimulant le plus fort. Et pendant cette heure ou ce siècle, nous jouirons de tout ce que vous nous aurez interdit : de notre liberté et de notre solidarité, attentifs à tous les imprévus que nous rencontrerons sur

notre route. Et savez-vous ? Nous y avons déjà goûté, pendant les longues nuits que nous vous avons dérobées.

Vous apparaîtrez alors pour ce que vous êtes, de ridicules pantins qu'il n'y aura même pas besoin de pendre, mais dont nous brûlerons les oripeaux. Vous n'aurez alors pas d'autre alternative : vous laisser engloutir dans le désespoir ou vous joindre à nous. Pitoyables éducateurs qui prétendez savoir pour nous ce qui nous convient, penseurs désabusés et méprisants, politiques arrogants, nous vous «péterons de rire au nez»²². Après, sans doute, reviendra le temps de l'angoisse et des peurs que vous nous offrirez comme dérivatifs à celle-ci. Mais, cependant, rien ne pourra plus jamais être pareil. Sous l'apparence du semblable, quelque chose aura fondamentalement changé, qui nous donnera la force pour les luttes à venir.

Alain Thévenet

Résumé

À partir des paroles d'un adolescent, on tente ici de réhabiliter l'angoisse comme passage obligé vers la liberté. Les pouvoirs institués nous proposent de nous épargner cette épreuve en nous présentant des peurs qu'ils ont créées ou figées et qu'ils affirment être seuls en mesure de conjurer. Ces pouvoirs ne peuvent cependant nous faire faire l'économie de l'angoisse originelle, ils ne nous proposent qu'une illusion. Si nous acceptons de traverser cette angoisse originelle, nous rencontrerons alors, en même temps que l'exaltation liée à la liberté, des peurs réelles et légitimes que nous serons peut-être en mesure d'affronter à travers des ruptures, individuelles ou collectives, qui seront des moments de liberté.

22. Ou, dit autrement : « Les prisonniers sont réunis dans leur salle commune et les gardiens leur disent qu'il est temps de rentrer dans leurs cellules. Il ne leur est plus possible de leur obéir. Ils considèrent l'arrogance de leurs ci-devant maîtres et sourient à leur arrogance. Ils quittent tranquillement la demeure dans laquelle ils étaient jusqu'ici enfermés et partagent le bonheur de la lumière et de l'air comme les autres hommes. » William Godwin, *Enquête sur la Justice politique*, trad. Denise Berthaud et Alain Thévenet, Lyon, Atelier de création libertaire, 2005.